L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 22 DECEMBRE 1880. 54me Année.

DUFOUR & LIBERT,
Propriétaires-Editeurs.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI, 22 DECEMBRE 1880.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par Spear & Escoffier, au coin des rues Conti et Bourbon, chez J. Anglade, gages, montres, diamants, bagues, etc.

Achetez vos Bonbons fins à 75 cents la livre, et la demi-livre à 40 cents. Fruits du pays cristallisés, à 60 cents, chez A. Lémanne, rue de Chartres No. 209.—Voyez l'annonce.

Une opinion de plus sur la dette de Ville.

M. S. H. Kennedy, membre du syndicat, a émis sur le réglement de la dette de ville une opinion si saine que nous regardons comme un devoir de la reproduire et de la mettre en lumière le plus possible, une conférence devant avoir lieu ce soir même à l'hôtel de ville sur cette même question. M. Kennedy a la réputation d'être un excellent financier et nous supposons qu'il exercera dans les discussions qui auront lieu la part d'influence justement dûe à son savoir et à son expérience.

M. Kennedy porte le total des dettes, en comprenant les diverses sommes d'intérêt échues, à $21,222,000. Ce total s'augmente chaque année de $850,000 pour intérêt, indépendamment de $100,000, somme distribuée chaque année sous l'empire de la loi des bons à prime. En 1875 le plan des bons à prime fut présenté pour payer alors une dette estimée à $21,000,000. Sous l'application de ce plan environ $4,000,000 de bons ont été achetés et payés, et cependant la dette reste toujours à $21,000,000.

Quel est le devoir des citoyens de la Nile-Orléans envers eux-mêmes et envers leurs créanciers, avec cette énorme dette se dressant devant eux et les réduisant chaque année à un état toujours plus proche d'une insolvabilité complète. Une loi a été votée dans le but de réduire cette dette à 10 millions, par la conversion du capital à 5 0[0 en de nouveaux bons portant un intérêt de 4 0[0 par an.

Le syndicat a publié des annonces pour favoriser cet échange; les bons sont prêts, mais jusqu'à présent ces annonces n'ont servi à rien. La principale objection des porteurs de bons, spécialement des porteurs de bons à prime, est l'insécurité des nouveaux bons comparés à ceux qu'ils ont aujourd'hui. Dans mon opin on, dit M. Kennedy, c'est une objection fatale et qui empêchera la conversion que la Législature a eue en vue.

Que pourront faire alors les administrateurs de ville, le syndicat et le peuple de la Nile-Orléans, et qu'est ce que nos créanciers accepteront? Nos citoyens sont honnêtes; ils n'ont jamais manqué à ce sentiment; dans tous leurs troubles financiers. La répudiation n'a aucun trait séduisant pour eux; elle sonne mal à leurs oreilles; elle n'a aucun caractère qui la rachète dans leur sens moral: mais cependant la nécessité les force à faire un appel à leurs créanciers, afin d'éviter un état de banqueroute dont le résultat pourrait être l'annihilation de l'existence incorporée de notre ville.

La valeur assessée des propriétés réelles et personnelles, est au-dessous de 100,000 millions. La dette, en chiffres ronds, est de 21 millions; elle s'augmente chaque année de trois quarts d'un million, même après le paiement des Tirages des primes. Ajoutons à cela les enregistrements incessants de jugements contre la ville, et les ordres de levée de taxe pour payer ces jugements. Sans entrer dans des détails, il est très connu de tous que nos affaires locales sont telles que la propriété ne doit pas avoir à subir des exactions non justifiées. En pratique, le pouvoir de taxer finit quand le poids de la taxe imposée détruit la valeur de la propriété imposable. *Le droit de taxer cesse avant que le poids force le citoyen à abandonner sa propriété pour échapper à la taxe.*

Les dettes qui demandent une taxe excessive et destructive ne peuvent être payées. Dans les pays les plus éclairés les lois et les constitutions sont assez humaines pour ne pas enlever aux débiteurs le raisonnable confort de l'existence. De semblables indulgences doivent, en toute justice, être accordées aux corporations municipales et politiques. Nous demandons à nos créanciers de conférer avec nous dans un esprit de réciprocité, de loyauté et de justice, et de respecter les motifs de leurs débiteurs dont le but est d'agir honorablement. Qu'ils cèdent à la conviction profonde, qui anime l'esprit de nos meilleurs citoyens, qu'il est moralement impossible de remplir les obligations de notre dette municipale telle qu'elle se comporte. Nous en reconnaissons la validité et les droits acquis, mais nous prions nos créanciers de considérer la détresse et l'amoindrissement des ressources de notre honorable ville et *de conférer avec nous sur la base d'un réglement loyal et équitable de sa dette oppressive et destructive de l'existence des habitants.*"

Voilà un langage que nous approuvons et qui sera approuvé par tous les honnêtes citoyens. Les sentiments qu'il exprime sont purs et louables et nous voudrions qu'ils pussent entrer dans la tête de tous les créanciers. L'arrangement alors serait bientôt conclu, et la ville pourrait respirer en attendant avec confiance des jours meilleurs.

Mais nous savons qu'il y a loin entre l'expression de beaux sentiments et la conversion de ces sentiments en fait. On peut s'apitoyer sur la situation déplorable des citoyens et ne pas cependant répondre complètement aux besoins de cette situation. Ainsi donc il peut y avoir encore une grande différence d'opinion entre M. Kennedy et les représentants des habitants impossibles sur la mesure des secours qu'ils réclament pour eux. Si justice était faite, on ne demanderait plus rien à ces contribuables, car que peut-on demander à des possesseurs d'immeubles dont la valeur a baissé des trois quarts, et qui continuent à être grévés d'impôts fondés sur des assessements qui n'ont baissé que d'un tiers?

Il y a bien longtemps que cette iniquité dure; il y a plus de douze ans que les propriétaires d'immeubles à la Nouvelle-Orléans payent des taxes énormes d'après des assessements outrageants. Combien est état de choses n'a-t-il pas causé de ruines! On s'est efforcé de payer des taxes oppressives dans l'espoir qu'elles n'auraient qu'un temps; on s'est épuisé à faire face aux demandes du fisc, et aujourd'hui on se voit encore menacé d'une ruine prochaine et complète, si un arrangement financier honnête ne vient pas au secours des contribuables dans la détresse.

Mais si l'arrangement dont nous parlons n'a pas lieu, M. Kennedy le dit lui-même, c'est la banqueroute dans toute sa laideur, c'est l'abandon à la ville des titres immobiliers, c'est la perte de la municipalité elle-même, car il faudra bien, bon gré malgré, en appeler à l'Etat et le prier de nous accorder comme remède l'annulation de notre corporation politique et sa division en tant de fractions que les créanciers ne trouveront plus à qui faire remettre les mandats judiciaires. Alors ils ne recevraient plus rien et leurs créances d'agiot en seraient entièrement annihilées.

On accepte les termes proposés par la Législature; on accepte les 10 millions comme la plus haute expression de la dette de la Nouvelle-Orléans; on accepte aussi l'intérêt de 4 0[0. En vérité, les contribuables sont de bonnes gens, car ils auraient un moyen d'en finir à meilleur marché avec leurs persécuteurs, c'est de se prévaloir de l'arrêt que vient de rendre la Cour Suprême des Etats-Unis dans l'affaire des taxes de la ville de Memphis. Si donc les créanciers de la Nouvelle-Orléans veulent pousser à bout leurs persécutions judiciaires, ils n'auront rien.

OPERA FRANÇAIS.

Le *Voyage en Chine* a fait diversion, hier soir, à la grande musique. Il y a beaucoup à rire dans cet opéra comique, qui est plutôt un vaudeville. Le bégaiement et les cailloux d'Alidor de Rosinville, ainsi que son mal de mer, ont répandu une gaîté folle dans la salle. M. Bonneteau, le notaire de Pontoise, n'a pas pu contribuer à exciter l'hilarité. M. Fleury remplissait le rôle d'Alidor et M. Vic celui du notaire.

Le spectacle s'est terminé par le ballet de *Faust*. Comme cela ne manque jamais, les danseuses ont été applaudies, et on a fait répéter la danse des quatre égyptiennes.

La musique de ce ballet est admirable; elle a certainement sa place parmi les plus belles inspirations de Gounod, et sera transmise avec son nom au siècle qui succédera au nôtre.

Aujourd'hui en matinée la *Favorite* avec MM. Pellin, Utto, Feitlinger, Mmes Delprato et Pilliard.

Ce soir les *Deux Orphelines*.

A. M.

CROQUIS ARTISTIQUES.

LES BARYTONS.

M. UTTO.

Sur la scène lyrique, le vertu, comme aussi la beauté, monte et se lasse avec la voix, depuis l'ut de poitrine du ténor, qui représente le comte de l'héroïsme jusqu'au centre ut de la basse profonde, qui est le dernier degré de la perversité humaine. C'est entre ces deux extrêmes que se dresse le baryton, sa moitié de ténor l'entraînant vers le bien, sa moitié de basse le poussant au mal. Malheureusement trop pour pouvoir renoncer à l'amour, et, descendant trop bas pour n'être pas souvent écoutait par les belles. De là le rôle de traître auquel il est condamné dans le drame lyrique. Aussi, le voyez-vous généralement fair sombre, l'œil menaçant, rôder autour de la faiblesse et du fort tenor pour traverser leurs douceurs amoureuses, au bien mettre, par vengeance, quelque noir attentat.

Pourquoi donc alors la nature perfide a-t-elle fait de M. Utto un homme superbe, le plus beau gaillard de la troupe, et portant sur ses larges épaules une tête si amoureuse empreinte de douceur et de franchise? Malgré cette étiquette, il trouve à cela une voix ravissante, un timbre élégant et pur, un instrument extrêmement heureux, où l'effort ne se fait jamais sentir, autant de dons qui feraient la fortune d'un tenor à qui tout sourit et qui sont perdues chez un baryton, condamné, les trois quarts du temps, à ramer contre les hommes et à maudire les femmes.

M. Utto, nous devons le dire, se tire d'affaire à beaucoup d'adresse, avec un talent rien. La charmante voix qui le possède, il la manie fort habilement. Il sait tirer un bravo, des sons d'une grande énergie. Dès le début, certaines personnes ne l'avaient pas trouvé assez sombre, assez terrible. Quel éclatant démenti il leur a donné depuis, et quel succès d'enthousiasme dans *Jaqo!* M. Utto a vaillamment gagné ses galons; il a cet lance à frais, frétiné à travers le drame, et au trait dont il y a, je ne sais pas où il s'arrêtera dans la faveur du public.

H. MAUGÉ.

Si, dans le grand opéra, on lui prend tout au sérieux, le baryton doit être sombre, terrible; dans l'opéra comique, on l'en se moque un peu de tout, il devient insouciant et joyeux; c'est le bouffe noir au sein de la pièce. Il laisse au ténor le gaîr, sorte d'amoureux transi, l'amour pour le bon motif. Lui, vole de belle en belle, d'intrigue en intrigue, et se fait l'âme de toutes les parties fines.

Si jamais baryton a été créé et sur mesure pour enlever un role c'est bien M. Maugé. Mer veilleusement bien pris dans sa petite taille, la mine évoluée, lyrit vif lançant gaillardement la trait malin, il anime la scène, il brule les planches. Nous l'avons vu dans les Dragons de Villars lutter presque d'égal à égal avec la verve endiablée de Mme Ambre. C'est le plus les éloges que nous puissions faire de son jeu. Et quel joli chanteur surtout! Pas formidable, la voix, mais charmante et d'une facilité extrême. Il la manie en maître, et la merveilleuse façon dont il possède ces rôles et ses jeux de scène, lui permet d'être tout entier à son chant et d'en jouir de cette jolie effets. De la gêne nulle part, de l'aisance partout; c'est ce qui fait que l'on ne se lasse pas mais de voir et d'entendre ce charmant artiste chez lequel toutes les qualités de l'emploi sont si bien fondues ensemble.

UNE HABIGNOLE.

THÉATRE ST-CHARLES.—Il y a longtemps que le Vieux Mary ne s'était trouvé à pareille fête. Le fait est que toutes les soirs la salle est pleine de curieux attirés par le spectacle de la représentation. Ils viennent pour voir de la terre, la mer en courroux, les vagues s'élevant jusqu'aux nues, et la pluie tomber de ces nuages qui pourraient aussi bien donner de la neige si l'on voulait. Aujourd'hui en matinée le même spectacle et le même spectacle aussi pour toute la semaine.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Ce que Barnum est pour le cirque, J. B. Haverly est pour la profession des ministrels. Dans toutes ses entreprises, les affaires de ministrellerie ont monopolisé toute son attention. Pour élever le ton et la tenue de son organisation il a prodigué son argent et il continuera à l'améliorer jusqu'à ce qu'elle puisse être comparée à une troupe de grand opéra italien. Ses premiers Mastodon Minstrels avaient déjà eu un succès dont il était étonné lui-même; ils n'étaient pourtant rien à côté de ceux qui jouent maintenant à l'Académie de Musique, et qui brillent par nombre de talents réunis. Haverly a pris pour former sa combinaison les premiers artistes de toutes les autres troupes. Aussi, cette combinaison offre-t-elle tous les éléments possibles de succès, et cela explique facilement l'engouement du public. Il y a foule partout où ils se montrent et c'est une foule d'élite qui se porte à leurs représentations. Matinée aujourd'hui.

L'assortiment de cotonnades fines de l'**Etoile Rouge** est immense.

De la Nile-Orléans à Washington.—La direction de la grande voie "Pan Handle and Pennsylvania" a placé sur cette ligne des wagons dortoirs qui vont tous les jours, sans changement ni temps d'arrêt, de Cincinnati et de Columbus, Ohio, à Baltimore et à Washington, arrivant dans ces dernières villes le matin, ce qui permet aux voyageurs de déjeuner et de faire leur toilette avant les heures d'affaires.

La "Pan Handle and Pennsylvania" est à double voie empierrée; chaque train est accompagné d'un wagon-restaurant où se confectionnent d'excellents mets; les voitures sont propres, claires et confortables. Quant au pays que l'on traverse, il est tout simplement admirable. De fait, la ligne de railways dont nous parlons n'a pas d'égale aux Etats-Unis, et les voyageurs n'ont jamais à descendre d'un train. Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Col. W. M. Wallington, agent général dans le Sud, au bureau des chemins de fer, coin Camp et Commune, et, à Cincinnati, au Col. Sidney B. Jones, agent général pour les passagers.

National Surgical Institute.—Un chirurgien de cet Institut si bien connu, accompagné de quelques assistants, fait maintenant sa visite annuelle à la Nouvelle-Orléans et est descendu à l'Hôtel St-Charles.

Les personnes ayant besoin de son ministère pour les cas de chirurgie et autres feront bien de s'adresser à lui tout de suite, afin d'avoir le bénéfice de toute la durée de son séjour.

L'Institut, dans sa spécialité, est sans rival. Pour de plus amples renseignements s'adresser au "National Surgical Institute," Atlanta, Ga.

Nous donnons ci-dessous, avec permission, quelques références; des centaines pourraient être produites: Mme V. O'Keefe, Frank Vatter, S. E. Rundle, Capt. J. W. Tobin, Anthony Baehr, Morris Fahnestock.

Quiquin dîner Aristote et en docte Cabale: Vive l'Etoile Rouge il n'est rien qui l'égale!

(**Semer pour récolter.**)

Qu'est-ce que c'est que Pearline? C'est une question qu'on peut voir affichée dans tous les quartiers de la ville et qui se trouve être une nouvelle composition qui diminue d'une manière étonnante le travail pénible et la corvée du blanchissage. Le fabricant, James Pyle, de New-York, en a envoyé une grande quantité en cette ville et en a fait remettre gratuitement un échantillon dans chaque maison, donnant ainsi à chacune ménagère le moyen de le mettre à l'épreuve, et s'il arrive qu'en effet à la hauteur des recommandations, il fera sans doute une riche moisson quand le message sera venu.

Sarah Bernhardt.—On écrit de Boston:

"Mlle Sarah Bernhardt a failli être blessée grièvement pendant la représentation de la "Dame aux Camélias."

"Au dernier acte, elle est à demi-couchée sur un sofa, à proximité d'un décor représentant une cheminée sur laquelle sont placés divers objets. Tout-à-coup, on vit ce décor vaciller. Les spectateurs s'aperçurent les premiers du danger qui menaçait l'actrice; des cris étouffés retentirent dans toute la salle et éveillèrent l'attention de Mlle Bernhardt, qui se hâta de quitter sa dangereuse position au moment où le décor tombait avec un grand fracas. La toile fut baissée, les débris du décor furent enlevés, et la pièce s'acheva sans le décor de la cheminée, ce qui, du reste, n'a en rien diminué le succès de la célèbre comédienne."

Les recettes de cette semaine au Globe Théâtre, y compris la représentation de mercredi, ont été de $12,231, ce qui, avec les recettes de la semaine dernière forme un total de $34,435 pour neuf représentations. *Fron-Fron* et la *Dame aux Camélias* sont les pièces qui ont attiré le plus de monde. C'est mardi soir qu'on a encaissé la plus forte recette, lors de la troisième représentation de *Fron-Fron*; cette recette s'élève à $4,253. *Phèdre* que l'on a donnée vendredi soir, a produit $3,136. Mlle Bernhardt donnera encore quatre représentations, et l'on évalue déjà à plus de $50,000 les recettes des deux semaines.

De Boston, Mlle Sarah Bernhardt se rendra à New Haven et à Hartford, où elle jouera lundi et mardi de la semaine prochaine, pour gagner ensuite Montréal, où elle restera trois jours, du 23 au 25 décembre. Après Montréal elle visitera Baltimore, Wilmington (Delaware), Springfield (Massachusetts); puis Philadelphie, Chicago, St-Louis, Cincinnati et la Nouvelle-Orléans. A la Nouvelle-Orléans un nouvel itinéraire sera fixé, de manière à ce que le retour à New York ait lieu vers le milieu d'avril.

Mlle Jeanne Bernhardt, la sœur de Sarah, qui est arrivée de France par le *Labrador*, est partie presque immédiatement pour Boston. Mlle Jeanne Bernhardt se chargera des rôles pour lesquels Mlle Colombier avait été engagée par intérim: Aricie dans "Phèdre;" Berthe, dans "le Sphynx;" la baronne de Cambri, dans "Fron-Fron," et Nichette dans "la Dame aux Camélias."

(*Messager.*)

Pour vos bébés, achetez des souliers dorés et souliers argentés.

Le Docteur Tanner.—Les lecteurs du fameux docteur Tanner sur l'art de jeûner sont loin, dit le *Courrier des Etats-Unis*, d'avoir eu le succès financier qu'il en espérait, mais ce qui l'irrite plus encore que son échec c'est le bruit, malheureusement répandu en Europe, que son jeûne était une fumisterie et rien de plus. Il est cependant vrai, dit-il, des demandes de partage basées sur un prétexte ou sur un autre. Les solliciteurs les plus nombreux sont naturellement les sujets et sujettes de la Grande-Bretagne, au premier rang les "vieux pères de clergymen." Il rapporte que parmi les quémandeurs se trouve aussi un Français, de Lyon. Ce Lyonnais lui écrit qu'il a prié pour lui chaque jour pendant qu'il jeûnait, que c'est incontestablement à ses prières qu'il a dû son succès, et que par conséquent il ne serait que juste de lui envoyer une petite part du bénéfice.

Le docteur aura probablement forcé de renoncer à son projet de voyage en Angleterre. Ses négociations avec le bureau des lecteurs de Londres sont rompues, et son adversaire jeûne contre tous venants un cette capitale à en si peu de succès qu'on ne peut même pas dire qu'il a obtenu un succès d'estime.

—D'après les renseignements publiés à Berlin par le Bureau impérial de statistique, le nombre des émigrants allemands partis des ports de Brême, Hambourg, Stettin et Anvers pour les contrées transatlantiques, s'est élevé dans les neuf premiers mois de l'année courante à 79,958, dont 48,329 hommes et 31,629 femmes.

Le plus grand nombre est parti de Brême, savoir: 39,753.

77,649 personnes sont parties pour les Etats-Unis. En 1872, le nombre des émigrants avait été de 95,243. En 1878, il était descendu à 19,758 et il était remonté à 25,546 en 1879. De la résulte déjà, pour les neuf premiers mois de 1880, une augmentation de 54,412.

Fête pour tout le monde, cette soirée ne mais surtout pour les enfants à l'**Etoile Rouge.**

—On sait par quels délicats artifices les maîtres et les maîtresses de pension s'efforcent d'indiquer aux parents des élèves, non seulement la date de leur fête, mais aussi le genre de cadeau qu'ils recevraient avec un certain plaisir.

A la campagne, les parents des élèves s'en tirent assez généralement avec quelques fleurs, une bouteille de liqueur, un pain de sucre ou une livre de café.

A Paris, les ambitions sont plus grandes et cette fois voici une maîtresse de pension qui adresse à ses élèves une circulaire où l'on trouve cet appel dépourvu d'artifice:

Vous allez toutes vous dire: Qu'offrirons-nous à cette chère amie? à cette chère maman Lapeth!.... Un bouquet!.... Les fleurs ne durent qu'un jour!.... Un bijou? Femme simple avant tout, elle n'en porte jamais.... Un objet d'art!.... Elle n'a pas assez de ses yeux pour ses élèves!.... Qu'offrirons-nous donc!.... Je m'en vais vous le dire: *Une petite maisonnette au bord de la mer*, et cela en convoyant à Mme Roger, ma caissière, de 20 francs à.....!! selon votre bourse, selon votre cœur! Pendant ma vie, la *maisonnette* sera pour nous toutes, une maison de *convalescence*, après moi elle appartiendra à l'*Association des Institutrices* du département de la Seine, dont beaucoup d'entre vous, êtes membres honoraires.

—M. Johann Strauss, le compositeur des valses viennoises qu'on connaît, a reçu dernièrement ce billet doux:

Monsieur, je suis un de vos plus grands admirateurs et je vous tiens pour un compositeur plus grand que Lecocq et Suppé. Ces jours-ci, j'ai entendu une de vos valses qui m'a bien plu. Je voudrais l'avoir; malheureusement je n'en sais pas le titre. Mais elle commence ainsi: Tiriri, tiriri, tiriri, tiriri, didundun, diridum, diridum, diridi, dirida. J'espère que vous l'avez reconnue et que vous me l'enverrez. Tout à vous, etc.

M. Strauss cherche encore la valse *tiriri*.

—Le savant professeur C...., dont il est beaucoup question en ce moment, se trouvait un jour à dîner à côté d'un jeune sceptique qui parlait de ses désenchantements, de ses déceptions et, comme conclusion, du suicide.

—C'est cela, dit M. C..., vous vous brûlerez la cervelle, n'est-ce pas?

—Dame!

—Eh bien! si vous aviez fait vos sciences, vous sauriez que c'est impossible, attendu que le *ride est incombustible*.

Le jeune homme se tint coi.

—On demandait à M. de Lesseps des nouvelles de son dernier né:

—Ce enfant est d'une précocité extraordinaire, répondit l'éminent ingénieur; il dit déjà distinctement: *papanamma*.

—Pensée d'un grammairien:

"Dans le mariage, la femme commence par tutoyer son mari. Plus tard, elle parle à la troisième personne.

—Vous savez que mon oncle est mort?

—Oui.

—Viendrez-vous à son enterrement?

—Je n'ai pas le temps, sans quoi.... ce serait "avec plaisir."

—Mademoiselle Lili fait des visites avec sa maman.

Elle est reçue par une petite amie qui caresse une superbe chatte.

On convient de jouer à *la dame*.

—Bonjour, madame.—Vous allez bien, madame?

—Merci, madame. Quelle jolie chatte vous avez, madame! Comme elle a la queue relevée et soyeuse!

—C'est comme ça qu'on les porte cette année, madame!

—Une pensée pour finir:

—Ce sont ordinairement les femmes les mieux tournées qui tournent les plus mal.

Les Implacables.

Une réunion organisée par le comité de la Libre Pensée du dix-septième arrondissement a eu lieu à la salle Lévis, à Batignolles. Trois mille personnes environ se pressaient dans la salle; plus de cinq cents personnes n'avaient pu pénétrer.

La présidence d'honneur a été décernée à Félix Pyat et la présidence effective à M. Henri Rochefort.

M. Rochefort dit qu'il profite de l'absence de Louise Michel pour faire son éloge. Il parle de son inépuisable charité envers ses compagnons de captivité. A Nouméa, dit-il, Louise Michel transformant sa paillasse en ambulance a montré que, sans porter de cornette, on pouvait pratiquer la charité.

Louise Michel arrive escortée de plusieurs commissaires qui, non sans peine, parviennent à lui ouvrir un passage. La parole est aussitôt donnée à Louise Michel, qui dit que la Commune n'est pas morte, O ivier Pain l'a prouvé en protestant à Saint-Germain contre l'érection de la statue "du petit Foutriquet". Elle voudrait que l'on jetât cette statue à l'eau et qu'on élevât au Père-Lachaise une statue colossale sur la tombe des combattants de la Commune.

Elle récite ensuite des vers qu'elle a composés sur les anniversaires des 31 octobre, 22 et 28 mai.

Un assistant s'étant permis de protester, est jeté à la porte au milieu du tumulte.

Quand le silence est rétabli, Louise Michel déclame une autre pièce de vers, également de sa composition, sur la mort du prince impérial. Elle termine par le cri de: "Vive la Révolution sociale!" que l'assemblée répète avec frénésie.

Une dame Certain, au nom du Comité de la libre-pensée, offre un bouquet de fleurs rouges et blanches à Louise Michel, en lui disant: "Je salue en votre personne celle qui a introduit la Révolution en France, et qui a montré dans cette lutte le courage d'un homme."

Les cris de: "Vive la Révolution sociale! Vive Louise Michel!" reprennent avec une nouvelle frénésie.

M. Rochefort cède la présidence à Louise Michel.

M. Raoul Canivet fait une conférence sur l'autonomie communale, et M. Clovis Hugues parle de Marat.

La séance a été levée aux cris de: "Vive la Révolution sociale! Vive Louise Michel!"

—Dans le procès de Cissey, nous trouvons comme avocats Me Robinet de Cléry et Me Rivière.

Deux noms déjà suffisamment aquatiques. A l'audience, assistaient MM Grenouillet, Goujon et Fontaine de Rambouillet. C'est ce qu'on peut appeler un barreau homogène.

A ce propos, on a fait "un mot" sur la condamnation qui vient de frapper les deux inculpés:

"M. Laisant et M. Rochefort ont été victimes de leurs avocats. M. Rochefort est resté sur le pavé Delarue, et M. Laisant s'est noyé en Rivière."

Les intransigeants et Gambetta.—*Les Citoyens* fait cause commune avec Rochefort dans sa lutte contre Gambetta. Voici ce qu'il annonce:

Nous publierons sous le titre de:

La pieuvre Gambetta

une série d'articles où nous déshabillerons Léon Gambetta, de façon à ce qu'on le connaisse à fond sous tous ses aspects.

Nous le prendrons à ses débuts, nous le montrerons successivement dans sa vie d'étudiant, d'avocat stagiaire, de viveur, de charlatan politique, de député, de membre du gouvernement de la défense nationale et de président de la chambre.

Nous révélerons ses projets d'ambition.

—A la suite du vertige industriel qui s'était emparé de l'Allemagne après la guerre et qui entraînait les foules vers les grandes villes, on s'est mis à bâtir à outrance, et dans le bâtiment comme ailleurs la production a été énormément exagérée. Il en résulte que actuellement une quantité d'appartements sont vides. D'après la *Gazette d'Augsbourg*, on en comptait 20,671 à Berlin. D'autre part, il semble que les logements occupés laissent beaucoup à désirer. Dans la même capitale, sur 1000 logements il en existe 231 dans lesquels pipe sans cheminée, (or l'on sait quels froids rigoureux règnent souvent à Berlin) et 102 dans les caves. Sur 40,000 habitants d'un seul quartier de la ville, 30,000 vivent quatre, cinq, six, sept dans une même pièce et même dix, onze, douze et jusqu'à vingt-six. Et pourtant, nous le répétons, les propriétaires ne paraissent pas faire des affaires bien brillantes, puisqu'il leur reste à trouver des locataires pour près de vingt et un mille logements. Ajoutons que la population de Berlin n'atteint pas tout à fait un million.

Les dames désireuses de connaître les vertus de l'Excelsior Kidney Pad, sont actions, etc., sont *rétarées* à Mrs Wm. K. McKeskie, salon de Photographie, Toledo, Ohio. Voir l'annonce.

Un cadeau splendide à offrir à une dame.—**Une paire de bottes Fauché.**

"Je n'ai jamais fait un vers de ma vie...." me disait, avec une certaine vantardise, un gros homme avec lequel je causais.

—Je parie que si..... lui dis-je.

—Ah..... par exemple....

—Gageons vingt-cinq louis.

—Cinquante, si vous voulez....

—Volontiers, fis-je.

Alors, je tirai de mon portefeuille une de ses dernières lettres où, au dessous de son nom, se lisait cet alexandrin, parfaitement calligraphié par lui:

Ancien négociant, retiré des affaires.

—L'*Union* annonce que M. le comte de Chambord, douloureusement ému par la persécution dirigée contre les congrégations religieuses, et voulant témoigner de sa haute et vive sympathie pour l'œuvre du Denier des expulsés, a envoyé un don de mille francs au comité.

—Echo de la cour d'assises:

—Accusé, la peine de mort vient d'être prononcée contre vous. Avez-vous quelque chose à ajouter?

—Rien, mon président.... ni vous non plus, je pense!

—Que devient Davan?

—Il fait la noce.

—Allons donc....

—Tous les soirs, à minuit et quelquefois plus tard, il rentre chez lui gris comme un sonneur.

—Il fréquente trop les cercles.

—Oh.... je connais beaucoup de personnes qui y vont sans se griser pour cela.

—Tu m'étonnes.

—Pourquoi?

—Parce que l'habitude du cercle est d'être rond.

—De B.... a pour domestique un valet de chambre qui ne déteste pas la dive bouteille.

Rentrant hier chez lui à l'improviste, il le surprend buvant son vin au goulot même de la bouteille.

—Ah! coquin, je t'y prends! Tu ne vas pas nier, je l'espère.

—Oh! monsieur, répond Jean sans se déconcerter, c'était pour rattraper un grain de plomb qui était resté au fond.

—Un marbrier avait gravé sur l'épitaphe d'un jeune enfant:

"Décédé à l'âge d'un moi."

La famille, s'étonnant qu'il eût supprimé l's:

—Vous devriez savoir, dit-il d'un air capable qu'on ne met jamais d's.... au singulier.

—Le baptême du dernier fils de M. de Lesseps a eu lieu dans la chapelle de la Monciature, à Paris. L'enfant était tenu sur les fonts baptismaux par la reine Isabelle et par le chargé d'affaires de Colombie, représentant l'évêque de Panama. Le fils du grand voyageur a reçu les noms de Paul-Marie.

—Implacable, l'ironie féminine!

—Cette pauvre madame de B.... l'était hier une de ses amies, à quoi ça lui sert-il de cacher son âge, puisqu'elle laisse voir sa figure?

—M. P. qui dirige une forte maison de couliase, a fait dépuis quelque temps, une fortune considérable.

Il reçoit beaucoup et donne d'excellents dîner.

Hier, offrant un vieux margaux à ses invités, il leur dit:

—Voici un vin admirablement "dépouillé."

—Ah! fit un des convives, il aura joué à la Bourse!

—Le comble de l'habileté pour un dentiste:

Poser des dents à une bouche de chaleur.

Pendant la semaine des fêtes allez tous à l'**Etoile Rouge.**

Marié, mardi, 14 décembre 1880, par le Rév. P. Mittelbronn, M. ERNEST BERNARD à Mlle OLIVIA COLLINS. Pas de cartes.

Banque du Peuple—Le 20 courant a une élection par les actionnaires de cette Banque, les messieurs dont les noms suivent ont été élus à l'unanimité directeurs pour l'année 1881.

U. Marinoni.	J. H. Pohlman.
A. Soccia.	Félix Legendre.
Léopold Schexer.	John Brunson.
J. J. Estes.	E. K. Converse.

Joseph David.

Et, aujourd'hui, à une réunion des directeurs, M. U. MARINONI a été réélu président et N. Landry, caissier, à l'unanimité.

N. LANDRY,
Caissier.

22 déc—3f

A. LÉMANNE,

209 CHARTRES.

JOLI assortiment de **BOITES et SACS** fantaisie.

BONBONS extra fins à 75 cents la livre.

MÉLANGE 1[2 fin à 35 cents.

1000 livres **FRUITS** du pays cristallisés et

ANANAS,

à 60 cts la livre. Toute variété de GATEAUX glacés et ornés au plus bas prix.

23déc—ss 1er janv

On demande

UN DRAYMAN parfaitement au courant du service d'une Charrette de Groceries. Inutile de se présenter sans de bonnes recommandations.

S'adresser au coin des rues Ste-Anne et Robertson. 22déc—3f

Perdu.

Entre Carrollton et le Jackson Railroad un CHIEN COURANT, noir marqué de feu, ayant le poitrail blanc et le bout de la queue coupée.

Une récompense libérale à celui qui le ramènera au coin de JACQUES DOUBREE, coin des rues Orléans et Robertson. 22 déc—2f

Etrennes! Etrennes!

LES dames qui auront des cadeaux de Noël ou de Nouvel An à faire apprendront avec plaisir que Mons'eur Pelletier a en main un stock de CIGARES de choix en petites boîtes de 25, 50 et 100 aux prix les plus raisonnables.

J. PELLETIER,
21 rue Carondelet.

21 déc—3f

DR. C. C. BAQUIE,
DENTISTE,
No 41 Rue Bourbon,
Entre Bienville et Conti
21déc—1an Mer V D

Demande de cuisinière.

ON demande une cuisinière qui comprend le français. Elle devra donner de bonnes recommandations. S'adresser coin Esplanade et Broad.

21 déc—3f

Société Française d'Assistance Mutuelle de Jefferson.

Les officiers et membres de toute catégorie de cette Association sont priés d'assister à la **Réunion extraordinaire** qui aura lieu DEMAIN, 23 décembre 1880 à 6 1[2 heures P. M. au local habituel, coin rue Marie et Camp, en face du marché Magasins. Le but de cette réunion consiste à désigner les nouveaux candidats à la Grève, à faire pour l'exercice de l'année 1881, les prochaines élections comme avait lieu le 4 janvier 1881.

Par ordre du comité de direction de l'Association.

M. DUFOUR, Secrétaire. D. POCHELU, Président.
19déc—4f

C. ROUYER,
COIN
CHARTRES et CONTI.

L'USAGE établi de faire une fois l'an des approchant invite le public à venir visiter mon **Stock de Marchandises, choisi spécialement** pour les Fêtes et qui par la **modicité des prix** de cette toute concurrence, **le plus du et le bel assortiment de Nouveautés, Bijouterie, Pendules, Jumelles d'Opéra, Lunettes, Pince-nez, Montres, Services d'Argenterie** pure (couverts, cuillères de table, **Demi-couverts pour enfants, Cafetières, Rouleaux de serviettes, etc., etc.**

Spécialité pour les Couverts Allemands et Orfèvrerie en Plaqué. Prix Défiés.

MONTRES.

Waltham Watch Co.

MONTRES en argent, pour hommes à clé $12
MONTRES en argent pour hommes à remontoir 15
MONTRES solides en or, pour hommes à remontoir 40
MONTRES suisses, pour jeunes garçons, à remontoir 18
MONTRES suisses en or, pour dames, à clé 35
MONTRES suisses en or, pour dames à remontoir 45

Une paire de boucles d'oreilles solitaires exceptionnellement belles, pesant 1[8 karats à très bas prix.—Vaste assortiment de plus jolies et plus petites montres à une très belle taxe.

A. B. GRISWOLD & Co.,
19 déc—1m coin des rues Canal et Royale

AMEDÉE COUTURIE,

39 - - - rue Decatur - - - 39

En débarquement du navire SECUNDA EMILIE de Bordeaux:

80 barriques Vin rouge F. F.
20 barriques " St. Salpice.
25 caisses Fruits à l'eau de vie assortis
165 " Cerises à l'eau de vie.
22 " Pêches à l'eau de vie.
10 " Fruits au jus assortis.
15 " Fraises au jus.
5 " fûts Cognac, Rochelle "Pellevoisin."
5 " fûts Cognac M-e Castillon Jne 1815".

A vendre par
AMEDÉE COUTURIE,
39 rue Decatur

19 déc—3f

Chateau Pape Clément.

250 caisses quarts et pintes de ce vin recommandé, le favori des connaisseurs, reçues directement du propriétaire du château.

J. R. CLERC, DE BORDEAUX,

A vendre en lots à la convenance des acheteurs, par

PAUL GELPI & BRO.
37 rue Decatur.

Cordiaux, Champagne, Sherry fins,

ETC., ETC.

En débarquement des Steamships St Louis et Mississippi, et des Barques Alma, Segunda Emilie et en magasin:

250 paniers **Cordiaux**, M. Brizard & 30 caisses **Cordiaux**, M. Brizard & Roger, 60 caisses **Cordiaux** assortis, en flacons de fantaisie, paniers et cabarets, de E. Guenier & Fils, de Paris.

75 grands paniers, quarts et pintes, **Champagne**, Carte Blanche, Louis Heidsieck.

10 caisses **Anisette** d'Amsterdam, la plus fine, en cruches, de Wynand & Foodlock.

2 quarts et 1[2 octaves **Genièvre Schiedam**, le plus fin, marque Steenhoud, de

25 caisses **Chartreuse Garnier**, jaune et verte.

15 caisses **Maraschin** et **Curaçao**, Lafaurie.

10 quarts **Port Wine**, de divers vignobles, de Sundeman & Co., Oporto.

20 quarts et octaves **Sherries** fins, de Gonzales, Byass & Co., et de Pomartin et Xerez.

5 quarts vieux **Madère réserve**, le plus fin, de Leacock & Co., Madère.

15 quarts **Genièvre Old Tom**, Sir Robt. Burn